

La Maréchale et Le Libertin

Note de mise en scène

Un hommage en forme de griffe aux Lumières

On ne peut se railler avec élégance que de ceux que l'on aime. Dans ce projet il en va ainsi. Et si l'hommage rendu à Diderot (et à travers lui, à tous les philosophes des Lumières) peut ressembler à une griffe, c'est qu'il met en perspective les espoirs de leur siècle et le constat philosophique de notre présent. Si Diderot vivait aujourd'hui comme nous le bouleversement de nos sociétés, ne penserait-il pas alors comme la Maréchale? Et c'est toute l'originalité de ce projet que d'offrir à un philosophe d'aujourd'hui une joute verbale avec Diderot.

Tout en respectant le style des Lumières, le projet offre alors, au-delà d'une dialectique très poussée, un véritable moment de théâtre. Eros étant de la partie, les mots se font jaillissement, et la joute tourne à un hymne à la vie. Cela évoque l'ambiance magique du film « Mon oncle Benjamin » où Brel et ses comparses s'en donnent à cœur joie dans l'invitation à la vie. Dans cette période de crise où l'on voudrait nous faire croire que Thanatos est le grand gagnant, quel beau pied de nez que de créer un tel spectacle!

Voilà pourquoi la mise en scène s'attachera à restituer cette atmosphère joyeuse et vivante, car la philosophie n'est pas un moment triste, uniquement réservé aux gens sérieux et ternes. Elle doit être accessible à tous. C'était également le projet de Diderot, comme beaucoup de ses amis philosophes, que de rendre accessible tous les savoirs.

Voilà pourquoi la scénographie s'attachera à replacer les personnages dans l'univers de cette deuxième moitié de XVIIIème siècle : celui des Lumières.

- Mobilier Louis XV stylisé, monochrome, simple et élégant.
- Costumes XVIIIème raffinés et repensés par des stylistes d'aujourd'hui.
- Lumière d'une fin de journée d'été à l'image de cette période. Le feu est présent, celui de l'esprit, des passions et des corps, le feu des Lumières annonçant celui de la Révolution.
- Musique de Rameau, en hommage au neveu que Diderot mettra en dialogue. Rameau dont la musique également fait un pont entre le baroque du grand siècle et celui des Lumières. Dans ce projet, il n'y a pas que les Indes qui soient galantes !
- L'originalité de la scénographie vient du fait qu'à chaque scène, l'axe du décor est modifié comme au cinéma, (ce qui est derrière est devant, etc) comme si à chaque scène, le spectateur changeait de « point de vue » véritablement.
- Le jeu d'acteur s'attachera justement à mettre en valeur le non-dit de la situation, afin de donner au texte le relief qui s'impose.

Notes en cascade, mots en cascade, rencontre des intelligences.

Hommage ici encore à des hommes et des femmes initiateurs de pensées nouvelles.

Bousculant toutes certitudes, toutes morales établies. Pour cela, il est bon que le cadre historique soit mis en avant, pour fournir aux spectateurs une possible lecture analogique avec notre époque. Les bouleversements des Lumières annonce les Révolutions à venir.

Qu'annoncent ceux de notre époque ?

- L'anachronisme pourra surgir du personnage de la Maréchale qui, elle, porte un discours plus contemporain dans son analyse. La fin est comme un coup de théâtre qui, derrière le masque, révèle l'envers du décor. L'anachronisme du costume de la Maréchale sur la toute fin vient affirmer le clin d'œil à notre époque. De cette « grande dame » à la militante féministe de la fin, c'est également un bel hommage au combat de ces dernières qui était encore loin d'être gagné au siècle des Lumières.

Un spectacle insolent ? Amoral ? Non plus. Immoral certes, c'est-à-dire en dehors de toute morale dominante car l'insolence est autre chose. Laissons d'ailleurs Diderot nous en donner sa définition dans l'encyclopédie.

- *INSOLENT, (Gramm.) qui se croit & ne cache point qu'il se croit plus grand que les autres(...)*
- *Quel est donc l'homme insolent ? c'est celui qui dans la société a des meubles & des équipages, & qui raisonne à peu près ainsi. J'ai cent mille écus de rente ; les dix-neuf vingtièmes des hommes n'ont pas mille écus, les autres n'ont rien. Les premiers sont donc à mille degrés audessous de moi ; le reste en est à une distance infinie. D'après ce calcul il manque d'égards à tout le monde, de peur d'en accorder à quelqu'un. Il se fait mépriser & haïr ; mais qu'est ce que cela lui fait ? sacramentente viam cum bis ter ulnarum togâ, la queue de sa robe n'en est pas moins ample : voilà l'insolence financière ou magistrale. Il y a l'insolence de la grandeur ; l'insolence littéraire. Toutes consistent à exagérer les avantages de son état, & à les faire valoir d'une manière outrageante pour les autres.*

Ne pensez-vous pas que le trait est juste, et permet d'y voir quelques unes de nos grandes figures politiques ou économiques d'aujourd'hui ?

François Bourcier

La Maréchale et le libertin

Une adaptation de
La Maréchale de Diderot
par Alain Guyard

La Maréchale de Diderot, dans sa version primitive laissait la part belle à Diderot, et la Maréchale n'apparaissait que comme le faire-valoir médiocre et insipide de sa propre philosophie. Sans vergogne, Diderot fit de la Maréchale un portrait à traits grossiers lui permettant tout à loisir de peindre sa propre figure en des traits plus fins. Il s'employa à faire briller plus encore l'esprit des Lumières sur le fond terne de la piété naïve de Madame la Maréchale. Le philosophe y apparaissait défaits des superstitions de la religion, libre et libertin, ouvert à une vie facile, pleine de légèreté gracieuse, quoique morale et irréprochable. La coquinerie n'en était que l'ornement pour rendre plus agréable encore cette vie faite de certitude rationnelle et de satisfaction matérialiste.

Mais deux siècles ont passé. La religion n'est plus cette aimable fadaise pour brave dame confite en dévotion. Elle est devenue l'arme terrifiante pour des absolutismes qui caressent projet d'étendre leur barbarie à la planète entière. Et les Lumières se remettent à peine de la violence du 20^{ème} siècle, entre Goulag et Auschwitz, qu'elles sont tentées à nouveau d'ouvrir des charniers au nom de la paix, de l'humanité et de la liberté. Et puis enfin, qui peut croire encore, après Sade, Freud et Nabokov, qu'il y a des plaisirs honnêtes et que le libertinage se contente d'innocence ?

Il fallait donc revoir la copie de Diderot. Et d'abord étoffer la Maréchale. Ne plus en faire la pieuse dinde donnant le *repons* à la messe que faisait Diderot l'athée. Ne plus la peindre en mère pondeuse un peu sottie, pleine encore d'un septième rejeton de son mari de militaire. Et puis ensuite enfoncer Diderot. D'abord sur son flanc droit en sonnant la charge sur ses tendres et niaiseries utopiques rousseauistes. Ensuite sur son flanc gauche, en ravageant ses braves plaisirs d'honnête épicurien en recourant au feu nourri d'un hédonisme pervers, cynique et sadique, qui déploie la jouissance dans les eaux troubles de l'ambiguïté. Le libertinage se fait ici Grand Art, Ironie, dissimulation obscène des âmes plus encore qu'offrande facile des corps.

A ce petit jeu-là, bien vite, c'est Diderot qui chancelle et n'y retrouve plus ses petits. Quant à la Maréchale, divine et décadente, elle conduit le petit rationaliste par le bout du nez, s'amuse à l'égarer, lui fait perdre sa foi en l'homme et lui promet une volupté dont il ignorait jusqu'à l'existence : le plaisir cruel qu'il y a à se pousser et à pousser cruellement les autres dans le gouffre de la lucidité. Affectueusement désaffectée, passionnément désabusée, joyeusement féroce, elle vante les masques mais laisse entendre qu'il n'y a rien sous le sien.

La Maréchale en son cabinet de toilette fait d'abord la dévote, yeux baissés et mains jointes. Premier piège, dans lequel Diderot tombe avec l'assurance d'un petit maître de morale athée. Elle le laisse s'étourdir de mots, et riposte en donnant du Bossuet et du Pascal — car elle n'est pas sottie — pour mettre à bas les platitudes sociales de Diderot. La dague est sous la Bible.

Le philosophe s'en relève, étourdi, croit devoir s'attaquer à une janséniste, partisane du Droit divin. Engage une nouvelle passe. Mais elle fait voler la cape, et dévoile son vrai jeu : une libertine — car elle n'est pas qu'intelligente, elle est aussi absolument belle, et joue la fausse ingénue pour dire plus encore que Diderot n'en peut entendre. Mais une libertine d'un nouveau genre, à mille lieues au-dessus de Diderot. Une libertine qui se délecte des faux-semblants et des équivoques, et qui jouit de dire et de dévoiler les mensonges, mais se garde bien de donner des conseils de vérité. C'est maintenant la cynique qui parle, et démasque toutes les impostures, celles des prêtres comme celles des athées, celles des fous de l'ordre divin comme celles des fous de l'ordre humain. Bossuet est parti depuis longtemps dans les oubliettes. Il n'était, lui aussi, qu'un piège, un miroir aux alouettes, un filet pour l'étourneau Diderot. La voilà qui jette sa Bible au feu. Ou mieux, qui s'en couvre le sein pour demander à l'athée de la feuilleter. Ce n'est plus la filiation des prédicateurs de la Loi, c'est maintenant l'éternelle lignée des cyniques, qui court de Socrate à Cioran en passant par Diogène ou Kierkegaard.

La nouvelle Maréchale de Diderot ? Elle a assez lu pour rire de la déesse Raison, et assez joui pour comprendre que tout visage dénué de masque est celui de la mort, et que le masque sans visage reste la dernière élégance de la vie...

AG, 11 septembre 2012